

Gustave Guillaume: comment discerner l'invisible

Walter Hirtle
Fonds Gustave Guillaume
Université Laval

Il n'y a de science que du caché.
(Bachelard)

Ce mot de Bachelard, cité par Guillaume à plusieurs reprises, nous rappelle que souvent, les conditions qui expliquent ce qu'on observe ne sont pas elles-mêmes directement observables. Et en particulier dans la science du langage, il faut, selon Gustave Guillaume, remonter bien en deçà de ce qui se voit et s'entend pour trouver les conditions qui expliquent le langage dans ses emplois de tous les jours. C'est le désir de mieux comprendre, pour pouvoir mieux expliquer, qui l'a poussé, tout au long de sa vie de linguiste, à explorer la face cachée du langage.

Il est fort possible que Guillaume ait ressenti ses premières interrogations d'ordre linguistique en enseignant le français aux émigrés russes du début du siècle. Il a dû se demander, par exemple, pourquoi devant la même expérience, devant un même contenu de pensée à exprimer, le francophone sent l'obligation d'employer un article tandis que le russophone, non seulement n'y est pas contraint, mais n'a aucune impression qu'il manque quelque chose lorsque le substantif est employé sans article. Quand, avec des données de départ identiques, on observe des résultats si différents, même le commun des mortels ne peut qu'être intrigué et chercher une explication. Un esprit aussi curieux que celui de Guillaume ne pouvait pas ne pas s'interroger sur le rôle du sujet parlant dans chaque cas, d'essayer de décrire ce qui se passe entre les deux limites de l'acte de langage. Or ce qu'on attend du linguiste c'est de nous donner accès à la «boîte noire», et c'est justement là la contribution la plus importante de Guillaume: une méthode d'analyse qui nous permet, à partir des données d'observation, de reconstituer les diverses opérations dont se recompose l'acte de langage.

Dès sa première publication en 1911, Guillaume parlait de «la pensée qui dirige l'acte de langage» (*Etudes de grammaire logique comparée*, p. 4) (note 1), et dans sa dernière conférence à l'École Pratique des Hautes Études à Paris, celle du 28 janvier 1960 (une semaine avant sa mort), il décrit l'acte de langage comme «une commutation, opérée dans l'homme pensant, de sa *pensée* du moment en *parole*» (ms., p. 2). C'est dire que, pendant les cinquante années de sa carrière de linguiste, l'objet constant de ses réflexions fut le rapport qui s'établit entre le langage et la pensée et les diverses formes que prend ce rapport (note 2). A tel point qu'il finit par définir le langage comme «un mécanisme de commutation du *pensé* en *dit*» (*ibid.*, ms. p. 5), ou, si vous voulez, un ensemble d'opérations mentales instituées permettant de

transformer un contenu d'expérience donné en un message exprimé (note 3). En d'autres termes, le langage comme phénomène se joue entre deux états de conscience: celui, plus ou moins vague, d'une certaine expérience (comme, par exemple, un sentiment de creux dans l'estomac) et celui d'un message exprimé par un ensemble de mots (comme *j'ai faim*). Pour mieux comprendre tout ce qui est impliqué dans cette expression lapidaire de Guillaume, le présent article essaiera de suivre les grandes étapes du développement de sa pensée.

Comme tout homme de science, Guillaume a commencé par essayer de bien cerner ce qui est observable dans son objet. Cependant, à l'encontre de la plupart des linguistes, il ne s'est pas intéressé uniquement, ou même principalement, au côté physique du langage, la phonétique, mais au côté mental, le signifié. De fait, Guillaume était un des premiers linguistes-théoriciens à s'attacher à l'observation fine et suivie du sens. Son volume de 1919, *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*, n'a jamais été dépassé pour les descriptions des effets de sens de l'article et pour cette raison seule vaut toujours la peine d'être lu.

Mais ce premier volume est important pour une autre raison: il montre la pente de son esprit de théoricien. Confronté à toutes les données d'observation qu'il avait recueillies à propos des articles, tous les types d'emploi, Guillaume aurait pu les traiter de plusieurs façons. Il aurait pu essayer d'en rendre compte en les formalisant au moyen de symboles et de règles, comme le font plusieurs écoles aujourd'hui, mais il s'est astreint à sonder l'acte de langage lui-même. Par ailleurs, il aurait pu essayer de décrire les conditions pragmatiques qui entourent l'acte de langage, mais il ne se sentait pas habilité à chercher autre chose que les conditions proprement linguistiques. Enfin, il aurait pu faire appel au contexte, mais il a toujours rejeté cette façon de procéder, étant convaincu qu'il pouvait mieux comprendre en analysant ce que fait le locuteur, pour qui le contexte est une conséquence et non pas une condition de l'emploi à expliquer.

Convaincu que ces autres approches ne peuvent pas déboucher sur une explication de type scientifique, Guillaume cherche plutôt comme facteur explicatif quelque chose qui est à la fois opératif, à l'intérieur du langage, et conditionnant par rapport à l'emploi à expliquer. Ainsi, il est en quelque sorte obligé de se tourner vers la pensée inconsciente, ou mieux *préconsciente* du sujet parlant. Mais, chose curieuse, même si personne ne met en doute l'existence de cette *terra incognita*, ni le fait qu'elle est le siège du langage, ni qu'elle intervient lors de tout acte de langage, les autres linguistes en parlent peu ou pas du tout. Pourquoi? Le seul tort dont on peut accuser cette partie submergée de notre pensée est qu'elle échappe à toute tentative d'observation directe de sorte qu'il semble que ce soient les difficultés de l'observation et de l'analyse qui ont incité d'autres linguistes à chercher leur principe explicateur ailleurs. (La situation nous rappelle la vieille histoire du soûlard qui fait des zigzags autour d'un lampadaire à deux heures du matin en regardant par terre. Un policier s'avance et lui demande ce qu'il cherche:

- Ma clef.
- C'est ici que vous l'avez perdue?
- Non, c'est là-bas.
- Mais pourquoi la cherchez-vous ici?
- Parce qu'il n'y a pas de lumière là-bas!

On a l'impression que les linguistes, zigzaguant entre le contexte, la situation et leurs propres inductions, ne s'aventurent pas en dehors du petit cercle de ce qu'ils peuvent observer directement pour chercher dans la préconscience du sujet parlant, car c'est là qu'elle se trouve, la clef qui permet d'expliquer les emplois observés. C'est qu'ils n'ont pas de radar ou de sonde mentale qui leur permette d'explorer au-delà des limites de leurs propres perceptions et conceptions.

Dans cette étude de 1919, Guillaume non plus n'a pas de moyen pour explorer la pensée préconsciente du locuteur, mais, imbu d'un réalisme peu commun pour un linguiste, c'est bien là qu'il s'obstine à chercher l'explication des données d'observation. Pour le moment, la tentative échoue. Il n'arrive pas à proposer un principe explicateur, un seul signifié pour chaque article permettant d'engendrer les divers sens observés, solution qu'il lui faudra plus de vingt ans à découvrir. En fin de compte, même si ce volume n'apporte pas grand-chose comme solution, le peu qu'il apporte est précieux: la conviction, jamais mise en doute par la suite, qu'il y a un signifié de puissance sous les signifiés d'effet de chaque morphème. C'est-à-dire que, grâce à cette étude, Guillaume sait non seulement ce qu'il cherche (un signifié de puissance) et où le chercher (dans la préconscience du sujet parlant), mais aussi pourquoi sa tentative a échoué: l'extraordinaire difficulté—certains diraient l'impossibilité—de se faire une idée de ce qui se passe dans la préconscience humaine.

C'est la pierre d'achoppement de toute théorie du langage qui se veut mentaliste, c'est-à-dire qui veut ne pas ignorer le fait incontestable que le sens, le signifié, est une réalité exclusivement mentale. Ne pas faire face au signifié c'est fermer les yeux à la partie la plus importante du langage. C'est condamner la linguistique à ne plus se développer, car on sait qu'une science ne peut pas se construire sans tenir compte de toute la réalité de son objet. Cependant, pour y faire face, le linguiste doit nécessairement expliquer comment un seul signe peut exprimer plusieurs sens, problème qui met en cause le rapport primordial du langage, et par conséquent de la linguistique: celui entre le moyen physique d'expression et le sens exprimé. Ce problème fondamental, qui est celui de la polysémie, ne peut être résolu que si on discerne les conditions mentales permettant à un signifié de se réaliser de diverses façons, conditions dont le lieu d'existence ne peut être que la pensée préconsciente du sujet parlant. C'est ainsi que ce premier volume de Guillaume pose non seulement le problème de l'article, mais, à travers lui, celui du signifié et de la polysémie, et même, en fin de compte, la question de savoir si une science du langage est possible. Pour pouvoir donner une réponse affirmative à cette question il fallait trouver une méthode qui permet, sinon d'observer directement, au moins de discerner

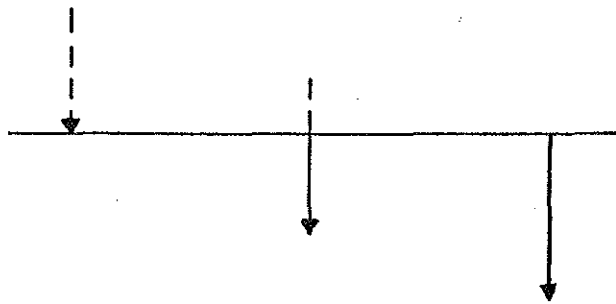
au moyen de l'analyse ce qui se passe dans la pensée préconsciente du locuteur. Une telle découverte ne pouvait se faire sans les deux qualités que Louis Havet reconnaît à Guillaume dans son compte rendu (note 4) du volume: «une longue pratique de la réflexion la plus abstraite, et un incroyable don de discerner l'invisible».

C'est dans son deuxième volume, *Temps et Verbe*, paru en 1930, que Guillaume met en pratique une telle méthode, destinée à sonder la partie du langage qui n'émerge pas à la conscience. ~~C'était~~ ^{Il est} en réfléchissant sur un paradigme du verbe français, celui du mode, que Guillaume a vu cette méthode. Ce qui l'a frappé, c'est que le subjonctif, étant le mode du possible, est notionnellement antérieur à l'indicatif, le mode du probable et du réel, dans ce sens que, pour représenter un événement comme possible, il faut le représenter dans un état d'existence qui précède sa réalisation. Ceci suggère que, dans la pensée du locuteur, d'une certaine façon, le subjonctif vient avant l'indicatif. Dans un autre sous-système du verbe, celui de l'aspect, il a vu le rapport contraire. En effet, pour pouvoir dire *j'ai marché*, il faut voir l'événement de *je marche* comme déjà réalisé: il semble que, dans la pensée du locuteur, d'une certaine façon, l'aspect composé (transcendant) vient après l'aspect simple (immanent). Il aperçut aussi ces deux rapports, celui de venir avant et celui de venir après, dans un troisième sous-système du verbe, celui constitué par les formes non personnelles. En effet, ces formes présentent l'événement selon un certain ordre: l'infinitif évoque la réalisation de l'événement en perspective, le participe «présent» l'évoque en cours, le participe «passé» en rétrospective. Ainsi, si on se fie à ce qu'elles expriment, d'une certaine façon, dans la pensée du locuteur, l'infinitif précède le participe en *-ant*, le participe passé le suit.

Ces exemples, évoqués ici trop sommairement pour donner une vue de l'ensemble du système verbal, suffisent pour faire voir comment le problème s'est présenté à Guillaume. Qu'est-ce qui fait que les divers morphèmes d'un même système soient ordonnés de cette façon? D'où viennent ces rapports temporels? En se posant le problème de cette façon, Guillaume n'a vu qu'une réponse possible: un système grammatical renferme une opération spécifique de représentation, et chaque morphème du système désigne un des moments caractéristiques de cette opération: le commencement, le milieu ou la fin. Autrement dit, pour expliquer un fait d'observation posé par trois systèmes distincts, Guillaume a postulé un procès mental spécifique pour chacun, procès mental capable de générer une série de représentations qui constituent les signifiés des morphèmes du système en cause. Chacune de ces représentations, de ces signifiés, est engendrée à un moment différent de l'opération, d'où l'impression d'un rapport temporel entre elles.

Cette manière de concevoir un système grammatical avait l'avantage de permettre d'expliquer le signifié d'un morphème en spécifiant la place qu'il occupe dans l'opération de représentation. De fait, il s'agit de postuler que l'opération peut être interceptée à un moment plus ou moins tardif pour obtenir comme résultat une représentation plus ou moins

achevée, comme dans l'exemple qu'on vient d'évoquer, celui du système des formes non personnelles du verbe. Le rôle de ce système est de donner une image du déroulement plus ou moins avancé de l'événement: interceptée à sa fin, l'opération de représentation fournira l'image d'un déroulement réalisé tel qu'exprimé par le participe passé; intercepté à son commencement, elle produira l'image d'un déroulement non encore réalisé, tel qu'exprimé par l'infinitif; enfin, intercepté quelque part entre le commencement et la fin, cette même opération de représentation livrera la vue d'un événement dont le déroulement est partiellement réalisé et partiellement à réaliser, tel qu'exprimé par le participe en -ant. On peut résumer ce jeu par le schéma suivant, où un trait pointillé suggère un événement, ou une partie d'événement, à réaliser qui arrive au temps, tandis qu'un trait plein suggère un événement, ou une partie d'événement, réalisé qui est déjà arrivé au temps:



Concevoir de cette façon un système grammatical a également l'avantage de faire voir ce qui fait l'unité entre ses parties. Car c'est cela un système: un certain nombre de composants (au moins deux) pris dans un réseau de rapports nécessaires (nécessaires pour une fin donnée). Ce qui fait que le système est un, c'est l'opération de représentation unique qui lui est propre, opération qui est définie par ses limites, c'est-à-dire par la "matière" à représenter, si on peut s'exprimer ainsi. Et ce qui fait qu'il intègre plusieurs éléments, c'est qu'il y a plusieurs façons de représenter cette "matière" et qu'il faut les penser l'une après l'autre dans un certain ordre. Ainsi, en reprenant le même exemple, pour représenter le déroulement d'un événement, il faut le voir, d'abord comme en perspective, ensuite en cours de réalisation, et enfin complètement réalisé. Autrement dit, l'ordre de ces trois interceptions paraît nécessaire. Par ailleurs, aucune autre interception du déroulement d'un événement n'est possible, de sorte que le système est suffisamment général pour représenter tous les cas possibles. C'est ainsi que Guillaume évite une erreur qu'il reproche à d'autres grammairiens: celle de parler de systèmes grammaticaux sans jamais démontrer comment ils fonctionnent.

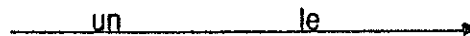
C'est cette idée que les temps (ou les modes, ou les aspects) du verbe sont les résultats d'une même opération de représentation qui amène Guillaume à voir tout système comme opératoire, c'est-à-dire, comme un

dispositif mental permettant une certaine opération, comme un psychomécanisme mis à la disposition du sujet parlant pour représenter une matière donnée. Cette conception, au fond très simple, trouve son fondement dans le postulat qu'il faut penser pour parler. Ceci est réellement un postulat puisque nous ne pourrions jamais observer directement les opérations de pensée en cause, mais il est tellement évident, inévitable même, que tout le monde le prend pour acquis et personne, à ma connaissance, ne l'a jamais mis en doute. A tel point qu'il y a quelques années, un collègue m'a fait la remarque que ce postulat, étant une évidence, est trop général pour qu'on puisse en tirer partie. Justement, Guillaume a su en tirer partie. En généralisant à partir des trois systèmes qu'il analyse dans *Temps et Verbe*, il postule que tout système linguistique se définit par une opération de pensée qu'il schématise sous la forme d'un vecteur orienté:



opération qui peut être interceptée pendant son déroulement au point qui correspond à la représentation visée. Et c'est ce postulat général qui lui fournit une méthode d'analyse qui sera valable pour d'autres problèmes, une façon d'aborder de nouvelles données d'observation et de discerner le système qui se cache derrière elles. C'est cette méthode qui fait toute l'originalité de son oeuvre et qui l'amènera à la fin de sa vie à proposer les fondements d'une théorie générale du langage en tant que phénomène humain.

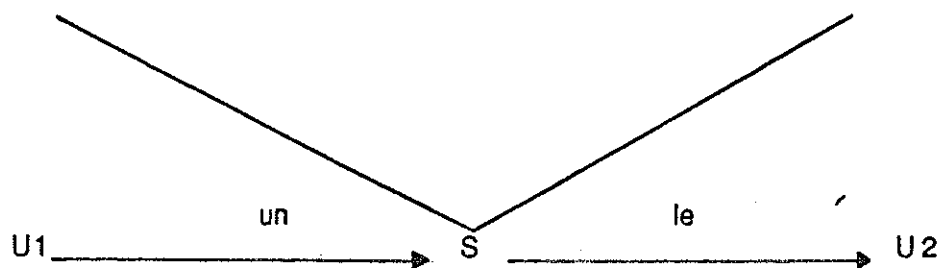
Ainsi, le postulat d'un psychomécanisme à la base de chaque système fournit le point de vue à partir duquel il faut, en bonne méthode scientifique, regarder les faits observables du discours. Face aux multiples faits d'emploi des formes qui relèvent d'un même système, on cherche une indication d'un ordre de production des morphèmes en cause, tout ce qui pourrait être un reflet d'une position, hâtive ou tardive, dans l'opération qu'on essaie de reconstituer. L'exemple de l'article fera bien voir cette démarche. Guillaume a observé qu'un des deux articles, l'article *le*, présente la notion du substantif comme définie, identifiée en quelque sorte, tandis que l'autre, l'article *un*, la présente comme indéfinie, non identifiée. Beaucoup d'autres linguistes avaient déjà observé la même chose, mais Guillaume fut le premier à remarquer qu'entre ces deux sens il y a un ordre psychique obligé: pour penser un être quelconque comme non identifié, il faut le représenter avant qu'il soit identifié. Ce fait lui permit de postuler que *un* occupe une position antérieure à celle de *le* dans l'opération qui donne sa forme au système, ainsi:



Mais ce n'est pas tout. Il avait déjà remarqué que chaque article peut évoquer des grandeurs différentes qu'il appelait:

- (1) "universel" (le plus grand possible) comme dans:
UN HOMME/L'HOMME DOIT APPRENDRE DE BONNE HEURE A DOMINER
SES PASSIONS.
- (2) "singulier" (le plus petit possible) comme dans:
UN HOMME/L'HOMME ENTRA.

De nos jours, d'autres ont tendance à nommer ces valeurs «générique» et «spécifique» respectivement, mais peu importe. L'important c'est qu'il se cache ici un ordre de concevabilité: puisqu'on ne peut pas penser les deux valeurs en même temps, il s'ensuit que chaque article désigne une sous-opération à l'intérieur du système; *un* et *le* sont des signes «de la mobilité de l'esprit entre les deux limites» (*Langage et science du langage*, p. 153) représentées par les valeurs extrêmes de singulier et d'universel. Mais il reste à déterminer chaque mouvement selon ses limites propres. Ici encore Guillaume voit ce que d'autres n'ont pas vu. Pour lui, les effets de sens légèrement différents des deux articles qui ont une valeur 'universel', déjà signalés par Damourette et Pichon, sont des indices d'une opérativité cachée. L'article *un* ici suggère une "application particulière" de la valeur 'universel', tandis que l'article *le* suggère une "vérité générale" sans aucun cas typique en perspective. En postulant qu'*un* dans cet emploi exprime une interception faite au premier instant d'un mouvement qui prend son départ à la position d'universel et va vers celle de singulier, Guillaume explique pourquoi il en résulte une "évocation en lointain de l'exemple singulier typique" (*ibid.* pp. 151-152). En postulant que *le* exprime ici une interception accomplie au dernier instant d'un mouvement d'éloignement de la position de singulier en direction de celle d'universel, il explique le sens d'un universel qui n'emporte aucune suggestion de singulier. On peut donc compléter la reconstitution du système caché en indiquant les limites de chacun des mouvements par U (universel) et S (singulier) ainsi:



Et c'est cela le signifié de puissance de chaque article qu'il cherchait depuis si longtemps, un signifié qui permet, comme effets possibles, les valeurs contraires d'universel et de singulier, et aussi toutes les valeurs entre ces deux limites.

Cette description schématique du système de l'article illustre la méthode d'analyse qu'emploie Guillaume, à partir de *Temps et Verbe*, pour

discerner la partie invisible du langage. Que cela soit pour trouver la position du morphème dans le système, pour s'assurer que le morphème désigne bien un mouvement de pensée, ou pour trouver les limites de ces mouvements, il interroge toujours les données dérivées de l'observation des effets de sens, les signifiés d'effet de chaque morphème, en cherchant une quelconque indication de l'opérativité mentale antérieure productrice de ces effets.

Avant de poursuivre cette exploration de l'acte de langage en remontant jusqu'à sa source dans ce que Guillaume appelle la mécanique intuitionnelle, arrêtons-nous un instant à ce premier niveau, celui des systèmes particuliers, pour insister encore sur ce qui justifie ce travail de discerner l'invisible, travail poursuivi inlassablement pendant 50 ans. On ne peut certainement pas le justifier par les résultats immédiats: quelques publications (une vingtaine d'articles et trois volumes) et une poignée de disciples. Pour beaucoup d'autres linguistes, son oeuvre reste incompréhensible, perdue dans "les nuages de la métaphysique". Et pourtant il cerne un problème qu'aucun autre linguiste n'a réussi à cerner, un problème fondamental pour la linguistique: celui de l'analyse d'un système de représentation.

Depuis le *Cours de linguistique générale* de Saussure, aucun linguiste n'a mis en doute l'existence de systèmes grammaticaux, mais à part Guillaume, aucun linguiste, à ma connaissance, n'a proposé une méthode pour analyser de tels systèmes quant à leur fonctionnement intérieur et à leur place dans la langue. La raison de cette carence semble être que le système se distingue du morphème et du lexème du fait qu'il n'y a aucun moyen sémiologique, aucun signe physique, pour le désigner. Un paradigme, comme celui des temps non personnels du verbe ou celui de l'article, suggère bien l'existence d'un système mais ne nous fait voir par moyen sémiologique que les morphèmes qui en constituent le contenu. Autrement dit, en tant que réseau cohérent de rapports, un système n'est visible que par les yeux de l'esprit. Et pour le «voir» ainsi, pour en avoir une image mentale, le linguiste doit d'abord le reconstruire mentalement, l'imaginer tel qu'il existe au fond de la pensée. C'est ce travail de reconstruction pour rendre visible mentalement ce qui en soi est invisible mentalement et, *a fortiori*, physiquement, que d'autres linguistes hésitent ou refusent carrément d'entreprendre. La discussion considérable autour de ce qu'on appelle la «réalité psychologique» témoigne de cette hésitation mais ne la justifie pas.

Une fois lancé sur cette piste à la quête des conditions psychiques qui expliquent les conséquences constatées, Guillaume ne pouvait pas se contenter de ses premières réussites au niveau des systèmes particuliers. Sa méthode même le portait à poser la prochaine question: d'où viennent les systèmes? C'est en réfléchissant sur les résultats de ses analyses, et notamment sur le système de l'article et celui du nombre grammatical dans le substantif, que Guillaume a remarqué ce qu'ils ont en commun: une binarité constituée de deux mouvements consécutifs dont le premier va du maximum au minimum et le deuxième, à l'inverse, du minimum dépassé au maximum. C'est ainsi qu'il débouche sur l'idée d'un même

mécanisme général, le tenseur binaire, qui est à la base de divers systèmes de représentation.

A partir de ce moment, Guillaume cherche à comprendre pourquoi ce même mécanisme se retrouve si souvent. Tout en explorant le système des parties du discours, il débouche sur une vue de la forme générale du mot dans nos langues basée sur le fait que nos mots sont, du point de vue de leur signifiante, binaires. C'est-à-dire que, constatant que nos mots comportent un signifié lexical et un signifié grammatical, sa méthode l'amène à postuler, pour produire ce double résultat, une opération double: *l'idéogénèse* et la *morphogénèse*. L'idéogénèse, elle, est nécessairement une opération particularisante si on peut en juger par son résultat: c'est toujours le contenu lexical qui distingue un mot donné de tout autre. La morphogénèse, par contre, est une opération généralisante car elle situe le lexical déjà particularisé dans des catégories générales et débouche sur une partie du discours. Autrement dit, le système général de nos mots est semblable aux systèmes moins généraux, contenus dans le mot, du fait qu'il est, lui aussi, construit sur la base du mécanisme du tenseur binaire. Pour parler, donc, le sujet pensant/parlant représente d'abord l'expérience à exprimer en construisant des mots selon un agencement systématique de systèmes, un programme mental déjà établi.

Même si Guillaume n'a pas analysé un grand nombre de systèmes particuliers, il postule que le système le plus général, celui de la construction des mots, est basé sur le tenseur binaire, ce qui l'a amené au postulat que la langue, le système qui contient tous les autres, donne sa forme à tous les sous-systèmes qu'elle contient: «Ma vision de la langue est donc celle d'un système de systèmes, avec ceci précisé, que le système général contenant et les systèmes moins généraux contenus ne diffèrent pas quant à la forme générale, la différence étant de substance ou de limitation» (*Principes de linguistique théorique*, p. 25). C'est ainsi que l'idée lui vient que le tenseur binaire est la condition préalable qui peut expliquer tout cet agencement structural de systèmes qui caractérise nos langues.

Mais ici encore, la question s'est posée: d'où vient cette forme générale, ce psychomécanisme, opérateur de systèmes? Il était déjà *parvenue H / rendu* au niveau le plus général de la structure d'une langue, le système du mot, et ne pouvait pas remonter plus loin dans l'acte du langage. Etant aux confins du phénomène, afin de trouver la condition préalable qui expliquerait le tenseur binaire, il fallait remonter au-delà des limites du langage et postuler la racine du mécanisme dans notre puissance même de pensée. C'est-à-dire, pour Guillaume la source du langage se trouve dans cette faculté de généraliser et de particulariser inhérente à la pensée de chaque être humain. C'est cette capacité innée, ce «mécanisme de l'entendement humain», qui permet à tout enfant de reconstruire le système de la langue qu'il entend autour de lui, de sorte que Guillaume considère chaque langue comme un monument à cette «mécanique intuitionnelle». C'est ainsi qu'il pose le problème de l'acquisition du langage, ou plus exactement, de la reconstitution du système de la langue par l'enfant.

quel h

Guillaume a aussi exploré la question de la constitution du système de la langue par la communauté linguistique pour déboucher sur une théorie, à la fois typologique et diachronique, qui est à peine esquissée dans les dernières années de son enseignement. Mais la place mise à notre disposition ne nous permet pas de décrire cette dimension de sa pensée ici (note 5), même si elle témoigne de façon on ne peut plus claire de sa préoccupation de sonder tout ce qui se cache derrière la face visible du langage, que cela soit dans le micro-temps de l'acte de langage, qui échappe à l'observation à cause de son extrême brièveté, ou dans la nuit des temps glossogéniques, qui, eux aussi, échappent à notre observation à cause de leurs étendues extrêmes.

Tout ceci pour dire quoi? Deux choses. Ou bien le linguiste théoricien ne reconnaît pas le rôle primordial de la pensée humaine dans la réalité du langage, ou bien il le reconnaît. Dans le premier cas il tournera autour de son lampadaire avec un certain sens de sécurité, mais il ne trouvera pas là la clef qu'il cherche. Si, par contre, le linguiste accorde à la pensée du locuteur toute l'importance qui, à mon avis, lui revient dans l'explication du langage ~~comme~~ phénomène, il doit nécessairement trouver une méthode qui lui permet d'analyser ces constructions de pensée qui échappent à l'observation directe, les systèmes de langue. Sinon, en quittant la lumière sécurisante de ce qui se constate, il ne verra rien. En cherchant une telle méthode, et c'est ma deuxième conclusion, ou bien il en accepte une qui a déjà donné des résultats intéressants, celle de Guillaume, ou bien il en trouve une meilleure. Ce n'est qu'à cette condition qu'il a des chances d'avancer vers le but de la linguistique: une vue de plus en plus claire de la nature du langage humain, de cet instrument merveilleux qui permet à l'homme pensant/parlant d'opérer la commutation de «sa pensée du moment en parole».

considéré en fait que

NOTES

1. Pour la référence aux écrits de Guillaume, voir *Gustave Guillaume et la psycho-systématique du langage, Bibliographie annotée*, de H. Curat et L. Meney (Presses de l'Université Laval, 1983).
2. Dans ces deux citations, il s'agit de notre expérience, du contenu momentané de pensée livré par nos perceptions, notre mémoire ou notre imagination, c'est-à-dire d'un état de pensée qui précède l'intervention du langage. A l'occasion, Guillaume emploie le mot pensée aussi dans le sens de "pensée réfléchie", qui suppose déjà accomplie une saisie sous forme linguistique. Il appelle souvent la pensée réfléchie «la pensée pensée» pour la distinguer de «la pensée pensante», qui est l'opération productrice de la pensée pensée. Enfin, un quatrième sens du mot est celui de la faculté, de la puissance de penser présumée par l'opération de penser.
3. Il est à remarquer que le terme *pensé*, employé comme substantif, exprime le résultat de l'activité de penser, mais, ce résultat étant ici

un contenu de pensée pré-linguistique (le langage n'est pas intervenu pour le définir), il n'est pas objet d'analyse pour le linguiste. Une expérience hors-langage de ce type, prise comme contenu d'une visée de discours, constitue le point de départ obligé de tout acte de langage.

4. Ce compte rendu, qui a paru dans le *Journal des savants*, mai-juin 1919, pp. 158-159, est reproduit dans la réédition du *Problème de l'article* (1975).
5. Pour trouver la condition préalable de la structure de nos langues, il a dû remonter, non pas le temps opératif extrêmement bref de l'acte de langage, mais le temps historique à travers lequel s'étend l'existence des langues indo-européennes. C'est-à-dire que, en adoptant l'axe de la diachronie, il a cherché et aperçu un système du mot, avec l'état structural correspondant, qui a dû précéder et permettre le type de mot avec lequel nous sommes familiers. Et derrière ce type de mot préalable au nôtre, il en a aperçu un autre type, conditionnant à l'égard du deuxième. En fin de compte, trois types de mots, trois façons de construire le mot qui définissent trois états structuraux de la langue, dont deux sont conditionnants à l'égard de celui qui suit. Chose remarquable ici, tous les trois sont basés sur le même psychomécanisme, le tenseur binaire.